HAL
open science

” Nouveaux tourismes caribéens : expériences et conséquences ”

Janice : Argaillot

To cite this version:

Janice : Argaillot. ” Nouveaux tourismes caribéens : expériences et conséquences ”. Etudes Caribéennes, 2015. hal-01887604

HAL Id: hal-01887604

https://hal.science/hal-01887604

Submitted on 4 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Auteur :

Nom : Argaillot

Prénom : Janice

Mots-clés : tourismes, Caraïbe, culture, société

Keywords : tourisms, Caribbean, culture, society

Résumé : La Caraïbe s'est imposée dans l'imaginaire collectif occidental comme une région propice au tourisme de « farniente », dont on ne retient que les plages et palmiers. Cependant, les pays caribéens se sont engagés depuis plusieurs années dans une démarche de diversification de l'offre touristique, qui séduit de plus en plus de visiteurs. Ce travail propose donc une analyse de l'impulsion donnée aux nouveaux types de tourisme proposés par la Caraïbe, de leur mise en place dans un espace qui, malgré tout, est loin d'être uniforme, mais également des impacts sociétaux et culturels qu'ils sous-tendent.

Abstract : The Caribbean gained international recognition, especially in western collective imagination, as an appropriate space for idleness tourism. Nevertheless, Caribbean countries have been promoting for several years a process of diversification of its touristic offer that seduces more and more visitors. Therefore, this paper intends to analyze the impulsion given to the new kinds of tourism offered by the Caribbean, their implementation in a space that, despite everything, is far from being monolithic, as well as the societal and cultural effects they underlie.

Nouveaux tourismes caribéens : expériences et conséquences

La Caraïbe s'est imposée comme un pôle majeur du tourisme de masse, et l'ouverture au tourisme de pays tels que Cuba a débouché sur une concurrence forte ainsi que sur un développement des offres et formules proposées aux visiteurs, largement appuyées par la diffusion d'une image « idyllique » de l'espace caribéen –à tout le moins dans l'esprit du touriste occidental. Néanmoins, on ne peut que constater les efforts récents d'un certain nombre de pays de la zone en faveur d'une diversification des types de tourisme, et l'attrait de plus en plus vif des voyageurs pour ces derniers. Ce travail propose ainsi une analyse des nouveaux tourismes promus dans la Caraïbe – ici principalement entendue comme Caraïbe insulaire, bien que des références à une zone plus étendue, incluant des espaces continentaux bordés par la Mer Caraïbe, nous semblent nécessaires.

Dans un premier temps, nous interrogerons la nécessité de la réorientation de l'offre touristique dans la Caraïbe, et tenterons d'explorer les différentes voies ouvertes à ce sujet – telles que l'écotourisme – mais également les problématiques liées à leur mise en place. Effectivement, les nouveaux tourismes offerts par l'espace caribéen le sont dans le but de résoudre des problèmes concrets liés à l'environnement et aux populations, mais soulèvent également un certain nombre de questions.

Par suite, nous mettrons en parallèle la multiplicité de l'offre touristique actuellement observable dans la Caraïbe et la diversité de cette aire ; en effet, loin d'être un tout

monolithique, la Caraïbe se présente comme une région plurielle, ce qui sous-entend la nécessité de mettre en place des tourismes adaptés à la géographie de chaque pays, mais également aux ressources financières de chacun, et replace la concurrence au centre de la question.

Enfin, nous nous intéresserons aux impacts sociétaux de ces nouveaux tourismes qui, s'ils peuvent redynamiser les économies des États, peuvent tout également comporter des aspects négatifs pour les Caribéens et leurs cultures, et être finalement perçus comme une menace plus que comme une chance de mettre en contact les populations.

Une réorientation de l'offre nécessaire et progressive

De nos jours, la Caraïbe se trouve dans l'obligation de « désengorger » les pôles de tourisme de masse qui s'étaient développés jusqu'alors, afin de tenter de résoudre les problèmes écologiques et énergétiques supposés par ce même tourisme (consommation en eau et électricité, pollution…). Le manque d'espace permettant de construire de nouvelles infrastructures hôtelières conforte la recherche de solutions alternatives afin d'accueillir les 80 millions de touristes qui visitent chaque année la Grande Caraïbe (Irep, 2011, p. 17). En partenariat avec des institutions telles que l'Organisation Mondiale du Tourisme, ainsi que des organisations non gouvernementales (par exemple le Service d'Assistance Canadienne aux Organismes), ou à travers des projets comme le Kiskeya Alternative Destination (« projet pilote d'application de Nouvelles Technologies de l'Information et la Communication, et plus particulièrement du commerce électronique, au service du développement du tourisme durable »[1]), les pays

[1] http://kiskeya-alternative.org/descrip-fra.html#fcb

caribéens font ainsi de plus en plus montre d'un désir d'accueillir les visiteurs « différemment ». On ne peut que remarquer l'intervention d'organismes qui ne sont pas d'essence caribéenne, ce qui pose la question de l'indépendance des projets établis ; il faut en effet que les nouveaux tourismes encouragés dans l'espace caribéen le soient avant tout par les États et les populations caribéennes, si l'on veut qu'ils aient une chance de s'établir durablement.

Il convient en outre de souligner le manque de concertation à l'échelle régionale, qui n'est pas étonnant, puisque les pays caribéens demeurent des concurrents dans le domaine du tourisme : « La concurrence est rude entre ces destinations qui vendent des produits touristiques similaires, centrés sur les plages bordées de cocotiers, les récifs de coraux, les ambiances tropicales festives autour des carnavals et autres événements musicaux » (Breton, 2011, p. 74). Les pays de la Caraïbe semblent offrir la même image d'Épinal : une infinité d'espaces qui sont autant de paysages de cartes postales, typiques du tourisme de masse balnéaire, dont on ne retient que le soleil et la plage. La « tropicalité » et ses apparents corollaires, tels l'ambiance festive et la jovialité supposée des populations, permettent donc dans une certaine mesure de « vendre du rêve » aux touristes étrangers. Cette représentation de la Caraïbe, vision occidentale qui a converti certains éléments identitaires ou naturels en clichés, efface sans aucun doute d'autres aspects culturels plus profonds, mais donne en tous les cas à voir la zone comme une espace assez homogène, comme un ensemble constitué de paysages similaires baignés de soleil toute l'année, ce qui n'est bien évidemment pas le cas : « Loin des stéréotypes qui caractérisent les îles des Caraïbes, la Dominique, l'une des

rares îles dépourvue de plages de sable blanc et de lagon, est dominée par de vigoureux reliefs volcaniques » (Dehoorne, 2011, p. 96).

Durant les années 1980, de nouveaux types de tourisme, au premier rang desquels l'écotourisme, sont apparus aux États-Unis et en Europe de l'Ouest (Burac, 2001, p. 104), et la Caraïbe n'y est pas restée hermétique. L'écotourisme a connu un engouement auquel la zone ne pouvait effectivement rester sourde, et le site internet de l'Organisation Touristique des Caraïbes vante ainsi « une nature d'une richesse éclatante », des « paysages d'une exceptionnelle diversité », ainsi que la beauté des espèces animales endémiques[2]. Bien sûr, certains pays se sont engagés dans le processus de réorientation du tourisme plus rapidement que d'autres, et peuvent en cela être considérés comme des précurseurs, à l'instar de la Dominique, qui « a été appelée à générer le modèle d'écotourisme de la Caraïbe » (Burac, 2001, p. 110).

Rappelons que l'écotourisme, ou tourisme vert, « inclut à la fois la responsabilité de l'hôte et du visiteur ». En outre, il est caractérisé par « la faible exigence en matière d'infrastructure pour son commencement et son fonctionnement, à la différence du tourisme traditionnel » (Irep, 2011, p. 65). Il s'agit d'un tourisme qui implique le visiteur, qui n'est plus un simple étranger de passage, tourisme qui le lie en outre à la communauté humaine locale. La mise en relation culturelle, l'échange et le partage sont donc *a priori* beaucoup plus concrets que dans le tourisme de masse, et constitue une demande de plus en plus forte de la part des visiteurs. Le faible coût demandé par ce

---

[2] Voir http://www.caraibes-tourisme.fr/%2fecotourism%2f

type de tourisme convient quant à lui assez bien à l'aire caribéenne, qui, bien que très diverse, n'est globalement pas un ensemble économique fort.

Par ailleurs, « l'écotourisme est de plus en plus choisi par de nombreux pays de la Caraïbe (exemple : la Dominique), dans la mesure où il permet véritablement un développement touristique durable. Le tourisme durable est une démarche plus récente puisqu'elle est une prolongation du concept de développement durable qui a vu le jour pendant la conférence de Rio en 1992 » (Raboteur, 2009a, p. 84). En somme, on peut dire que si l'écotourisme prétend ne pas perturber la nature, le tourisme durable a en plus une préoccupation écologique tournée vers l'avenir. L'intérêt pour la durabilité et l'écologie, qui s'est accru au cours des dernières décennies, fait donc du tourisme durable un tourisme qui permet de régler –dans une certaine mesure– les problèmes écologiques, et s'inscrit dans une démarche de conservation du patrimoine, reflétant en cela la préoccupation identitaire des populations. L'idée de transmission, aux générations futures mais également aux visiteurs, devient alors centrale dans le développement touristique.

On peut arguer que la réorientation du flux touristique vers de nouvelles zones revient finalement à déplacer les difficultés et à polluer de nouveaux espaces (le site web de l'Organisation Touristique des Caraïbes propose ainsi de « visiter pour une journée une des îles inhabitées » de la Caraïbe, et de « pique-niquer au calme avec un iguane timide pour seule compagnie » !). Cependant, on constate que « le nombre de visiteurs appelés à fréquenter les destinations écotouristiques insulaires étant généralement limité, les dégâts causés à l'environnement demeurent généralement moins préoccupants que dans

le cas du tourisme de masse » (Burac, 2001, p. 109). L'utilité d'impliquer les populations, sans aucun doute plus vigilantes quant à leur environnement que les grands consortiums hôteliers, dans le développement des tourismes alternatifs apparaît ici de façon évidente.

Par ailleurs, les tourismes de plaisance et de croisière ont pris une place importante dans la Caraïbe durant les deux dernières décennies du XXème siècle, même si certaines îles telles les Bahamas, Porto Rico ou la Jamaïque absorbent la quasi totalité des voyageurs qui optent pour ce type de tourisme (Raboteur, 2009a, p. 85). Là encore, on voit que la concurrence fait rage au sein de l'aire caribéenne, mais l'on constate également que des pôles offrant des tourismes spécifiques se démarquent, ce qui contribue à attribuer à chacun des caractéristiques propres ; les pays caribéens ne sont ainsi plus « noyés » dans l'appellation « Caraïbe », et chacun peut tout au contraire proposer une offre précise et distinctive, en fonction de ses ressources, de son relief, des infrastructures existantes… Si nous reviendrons plus loin sur la diversité des offres touristique dans la Caraïbe, nous souhaitons simplement souligner ici l'importance de la réorientation du tourisme pour l'image de l'espace caribéen, dans la mesure où cette « reconversion » lui permet de se présenter au monde sous un autre jour, loin des stéréotypes que l'on avait coutume d'y associer.

D'ailleurs, cette meilleure connaissance et reconnaissance de la zone s'inscrit dans un courant de pensée du tourisme plus global. Dès la fin des années 1980 en effet, « […] l'analyse anthropologique et sociologique de l'impact du tourisme s'est développée

[…], et le tourisme culturel est devenu […] une préoccupation pour nombre de pays de la région » (Raboteur, 2009b, p. 67). Le tourisme culturel est censé permettre la rencontre culturelle, ainsi qu'une meilleure appréhension des pays visités par le touriste ; il doit en outre déboucher sur une réaffirmation de l'appartenance à une communauté pour les populations accueillantes, qui redécouvrent en la transmettant leur propre culture, et en conséquence leur lien identitaire avec leur environnement. Cela ne signifie pas que le tourisme culturel ne connaisse aucun écueil, comme nous le verrons plus en avant, mais l'on peut dire que les nouveaux tourismes proposés dans la Caraïbe sont allés de pair avec une réaffirmation identitaire et une volonté de ne plus être perçu comme un territoire « d'acculturation ».

Il faut encore dire que « pour [les] petites îles [de la Caraïbe], l'inscription d'un site au Patrimoine mondial de l'UNESCO constitue une occasion unique pour développer l'attractivité de leur destination sur de nouvelles ressources –au-delà des plages– et définir un projet touristique alternatif au modèle dominant du tout balnéaire » (Dehoorne, 2011, p. 96). La reconnaissance offerte par l'UNESCO à certains pays leur permet de se faire connaître, et d'offrir encore une fois au monde un autre visage que celui traditionnellement imposé, lié à la plage et aux cocotiers. L'image qui prime à travers la promotion du patrimoine est celle d'une destination touristique culturelle, qui offre un enrichissement personnel au visiteur. De surcroît, l'inscription de sites au Patrimoine mondial de l'UNESCO permet de bénéficier de financements dédiés à la restauration et à la conservation du patrimoine, qui devient la pierre angulaire du tourisme culturel dans la Caraïbe.

Notons encore que « l'alternatif » est en vogue depuis plusieurs années et que le « modèle dominant », ainsi que tout ce qui est ressenti comme une imposition culturelle est combattu de façon plus ou moins virulente par de nombreuses franges des populations occidentales. L'occident se trouvant être l'une des principales sources d'émission de touristes au niveau mondial – l'Europe et les États-Unis constituent la principale source de visiteurs pour la Caraïbe –, surfer sur la vague et devenir un espace hors normes, hors du commun peut s'avérer être un argument de taille. En effet, le touriste choisit de plus en plus sa destination en pensant qu'à son retour, il souhaite transmettre autre chose qu'une image figée, fondée avant tout sur des préjugés. Et dans la Caraïbe, la diversité des expériences touristiques désormais offertes permet précisément d'aller plus avant dans la découverte de la zone.

Diversité caribéenne, diversité des expériences

Les pays caribéens offrant une multiplicité de cultures, paysages et ressources naturelles, il n'est pas étonnant de constater à quel point l'offre touristique réorientée vers la culture, le sport ou la santé y est variée. La diversité peut d'ailleurs être vue comme un avantage caribéen, même si elle induit une adaptation : « A l'échelle internationale, au regard des grands marchés touristiques, la « tropicalité », exprimée par une forte diversité ecosystémique et paysagère, constitue un atout majeur. Toutefois, pour bon nombre d'îles non francophones, une harmonisation est incontournable en termes de sécurité et d'infrastructures sanitaires. Ce tourisme d'une conception nouvelle (le tourisme des merveilles de la nature), nécessitant un réel progrès sociétal, sera

organisé autour de toutes les richesses naturelles à dimension patrimoniale telles les unités sylvatiques d'exception » (Joseph, 2009, p. 400). Encore une fois, la « tropicalité » qui, dans une certaine mesure, peut unir les pays caribéens s'il est perçu comme un trait identitaire commun, ne doit pas faire oublier les particularités et particularismes. La nouvelle offre touristique doit au contraire s'adapter aux contraintes environnementales, mettre en avant les atouts de chaque pays, et ne pas se plier uniquement aux désidératas des touristes, sous peine de ne plus offrir un tourisme de rencontre et de découverte, mais seulement un voyage superficiel au cours duquel le visiteur aura vu ce qu'il désirait voir.

Ainsi la Dominique se pose-t-elle en exemple : « Au cœur de [sa] stratégie touristique, un site jusqu'alors méconnu, toujours difficile d'accès, mais d'une indéniable richesse : le Parc national de Morne Trois Pitons. Cette réserve abrite une luxuriante forêt tropicale associée à des reliefs volcaniques qui culminent à plus de 1300 mètres […]. Sur le plan maritime, outre les récifs de coraux en bonne santé, les eaux dominiquaises permettent d'observer quatre espèces de dauphins et six espèces de baleine venant se reproduire au large des côtes » (Dehoorne, 2011, p. 97). La combinaison d'attraits liés à la faune et à la flore permet d'offrir un large éventail d'activités – telles la randonnée ou l'exploration de fonds sous-marins, mais aussi un tourisme moins sportif, centré plutôt sur l'observation grâce à des promenades de découverte par exemple – et en conséquence de séduire un nombre de touristes toujours plus important.

D’autres pays caribéens se sont lancés dans l’aventure, et il faut reconnaître que la réorientation du tourisme est une réussite pour bon nombre d’entre eux : « Des destinations telles que le Costa Rica, le Belize et la Dominique sont en train de mettre en œuvre des stratégies pour développer [l’écotourisme]. Les efforts du gouvernement du Belize ont remporté un succès appréciable. En 1999, 49,4% des 172 292 touristes qui se sont rendus dans ce pays ont visité des sites mayas, 12,8% des parcs et des réserves et 87% les grottes et les barrières de corail » (Dehoorne, 2009, p. 155). L’intérêt du public pour la culture, qui semblait jusqu’alors être occulté, est finalement valorisé, et l’ensemble des acteurs du tourisme paraît avoir pris conscience que le visiteur n’est pas une caricature, couplant l’inculture à l’ingratitude, et uniquement désireux de donner à voir son pouvoir d’achat dans les lieux visités. La combinaison entre nature et culture est ici mise en valeur, car idéale pour qui cherche à découvrir différentes facettes du pays visité.

D’un autre côté, il faut « souligner l’expérience cubaine en matière de tourisme de santé, ou l’expérience de la Guadeloupe en matière de thermalisme et de thalassothérapie […] » (Raboteur, 2009a, p. 86). En effet, Cuba a développé une offre touristique axée sur les opérations chirurgicales (chirurgie esthétique et de reconstruction), et plusieurs centres de soins caribéens jouissent désormais d’une certaine réputation, attirant des touristes désireux de recourir à la pharmacopée caribéenne pour se soigner ou s’entretenir.

On peut encore noter la mise en avant des forêts tropicales de Trinidad ou Porto Rico ou bien encore de la faune des Bahamas… La multiplicité des paysages et sites remarquables renforce encore la diversification de l'offre dans la Caraïbe : « Toute une gamme de destinations balnéaires ou écotouristiques est offerte à la clientèle des bateaux de croisière dans les Caraïbes, appelée à découvrir tantôt les îles basses calcaires, tantôt les îles montagneuses volcaniques, au départ de Puerto Rico par exemple. Venues plus tardivement au tourisme, les îles montagneuses volcaniques, généralement plus défavorisées économiquement, ont dû faire de gros efforts d'équipement d'infrastructures diverses » (Burac, 2001, p. 108). On peut s'étonner de l'association entre écotourisme et bateaux de croisière lorsque l'on sait les polémiques qui entourent actuellement ce type de tourisme[3], mais ce sont bien les destinations qui sont ici présentées comme « écotouristiques », et non le moyen de locomotion.

En outre, l'investissement supposé est cette fois plus conséquent, et les économies des différents pays de l'aire caribéenne ne permettent pas à tous les États d'envisager le tourisme de la même façon. On observe en conséquence le retard pris par certains, qui pourrait avoir des conséquences importantes sur le plan financier, et accroître encore la compétition acharnée entre pays voisins. A ce sujet, et concernant l'écotourisme, il faut rappeler que l'investissement initial, si minime soit-il, ne constitue pas une fin en soi. L'écotourisme entraîne effectivement un financement constant, et même s'il débouche sur des créations d'emplois, il demande une concentration de moyens à long terme : « L'entretien minimal du réseau routier, l'ouverture et l'entretien des pistes pour la

[3] Combattu notamment activement à Venise, car accusé de détruire les fonds marins en plus de dénaturer le paysage.

randonnée, leur balisage, l'aménagement des réserves marines pour la pratique de la découverte ou de la plongée sous-marine ont constitué, au départ, l'effort indispensable à faire pour attirer la clientèle. Par la suite, pour fidéliser la clientèle et l'élargir, il fallut mettre en œuvre une politique d'équipement plus soutenue, visant à la modernisation des réseaux, aux aménagements portuaires et aéroportuaires ou à la construction d'unités d'hébergement hôtelier » (Burac, 2001, pp. 108-109).

Ainsi, certains gouvernements pensent désormais le tourisme comme un rouage économique, et le Mexique a par exemple développé un tourisme alternatif lié à la conservation de la faune et de la flore : « Con la premisa de realizar un turismo alternativo en Costa Maya, diferente al masivo de Cancún, durante el sexenio 1993-1999 el gobierno del estado promovió la realización en la zona sur de un proyecto turístico encaminado al cuidado del medio. Sin embargo, el creciente interés por los destinos turísticos naturales no basta para pensar que la actividad encuadre en la definición de lo sustentable […] »[4] (Campos Cámara, 2004, p. 320). L'envie de plus en plus importante des touristes de sortir des sentiers battus est évidente, mais l'expérience mexicaine montre les dangers qui guettent dès lors que les tourismes alternatifs ne sont pas contrôlés, et qu'une définition claire des termes maniés n'est pas posée.

Nouvelles pratiques touristiques et impacts sociétaux

[4] « Avec la prémisse d'impulser un touriste alternatif dans la région de Costa Maya, différent du tourisme massif de Cancún, durant les six années comprises entre 1993 et 1999, le gouvernement a promu la réalisation dans la zone sud d'un projet touristique orienté vers la préservation de l'environnement. Néanmoins, l'intérêt croissant pour les destinations touristiques naturelles ne suffit pas pour penser que l'activité cadre avec la définition du durable ».

Le tourisme alternatif est donc de plus en plus prisé, et même les touristes qui s'orientent en premier lieu vers les plages sont de plus en plus nombreux à combiner tourisme balnéaire traditionnel et tourisme d'un autre genre : « La clientèle venant en Équateur, dans la perspective de visiter les Galapagos, demeure toujours nombreuse. De plus en plus d'Européens associent loisirs du tourisme balnéaire à ceux de l'écotourisme dans leur découverte […] de la Dominique et Antigua ou la Barbade […] » (Burac, 2001, p. 108).

Les impacts peuvent alors être nombreux, et certains sont plutôt positifs. L'habitat et l'emploi peuvent effectivement être valorisés grâce à la mise en place de nouveaux tourismes : « [la Dominique] se fait le chantre d'un modèle de développement durable qui se fonde sur une gestion raisonnée des ressources où l'écotourisme s'inscrit dans un plan de lutte contre la pauvreté, soutenant la création de micro-entreprises locales, à base familiale ou communautaire, d'emplois spécifiques au sein des communautés locales et l'amélioration de l'habitat à travers des petites unités d'hébergement chez l'habitant » (Dehoorne, 2011, pp. 97-98). Les conditions de vie des habitants peuvent donc bénéficier de l'impulsion donnée à ces nouveaux tourismes et des retombées économiques qu'ils supposent. Le programme « Mundo Maya » développé par le Mexique est en ce sens un cas intéressant : « El desarrollo social del programa Mundo Maya está orientado al impulso de proyectos ecoturísticos con la participación directa de las comunidades rurales, con el fin de crear nuevas alternativas económicas para el

aprovechamiento racional y adecuado de los recursos naturales »[5] (Campos Cámara, 2004, p. 318). La participation au développement de tourismes alternatifs, desquels naissent de « nouvelles alternatives économiques », suppose que les bénéfices économiques engendrés doivent être répartis, réinvestis, et redistribués aux acteurs de ces nouveaux tourismes, et en premier lieu aux populations locales. En plus de maintenir les communautés dans leurs lieux de vie et environnements originels, les tourismes alternatifs permettent alors d'exploiter les ressources, de mettre en valeur le patrimoine, mais également de le sauvegarder, l'argent dépensé par le touriste dans le pays visité permettant la restauration d'édifices et l'entretien de certains lieux –tel est le pari du « Plan maestro de rehabilitación integral de la Habana Vieja » à Cuba.

De fait, le patrimoine peut être lui aussi valorisé : « [la Dominique] construit son offre sur le patrimoine naturel, assez bien conservé, auquel s'ajoute une mise en valeur progressive des patrimoines historique, culturel, matériel et immatériel de l'île. L'une des attractions culturelles les plus singulières est le Territoire Caraïbe, concédé par la Reine d'Angleterre au peuple Caraïbe en 1903, où vivent trois mille cinq cent personnes ; les visiteurs sont accueillis dans le cadre d'un village Caraïbe reconstitué, le Kalinago Barana Autê » (Dehoorne, 2011, pp. 97-98). C'est alors une identité, à la fois nationale et locale, que l'on défend – sans que cela suppose un repli identitaire. On assiste à la mise en valeur d'une Histoire partagée avec le visiteur, mais aussi redécouverte par les populations locales. Le tourisme alternatif permet même la

[5] « Le développement social du programme Mundo Maya est orienté vers l'impulsion de projets écotouristiques, avec la participation directe des communautés rurales, dans le but de créer de nouvelles alternatives économiques pour l'exploitation rationnelle et adéquate des ressources naturelles ».

survivance de communautés et pratiques culturelles qui auraient pu disparaître si elles n'avaient pas été exploitées. Le point qui pose problème est bien évidemment ici celui de l'exploitation, car il faut que celle-ci demeure respectueuse des populations caribéennes.

Il faut encore dire qu'« en matière d'écotourisme, la participation, sans être une panacée, implique la responsabilisation des communautés hôtes, qui doivent bénéficier des avantages économiques et sociaux du projet » (Breton, 2011, p. 84). La participation induit l'implication ; le tourisme n'est plus le fait d'élites ou de riches propriétaires hôteliers. On assiste à une redéfinition des rôles, et la mise en valeur des communautés locales les convertit en rouages indispensables au bon fonctionnement de la grande machinerie touristique. Mais la participation sous-entend aussi l'attente de bénéfices, et les populations sont sans doute en droit d'attendre un retour sur investissement.

La nouvelle façon d'envisager le tourisme, loin des hôtels, a permis de faire des populations les principaux acteurs de l'accueil des touristes, et a particulièrement revalorisé les communautés rurales. Le développement d'un tourisme hors de la ville a effectivement contribué à une redynamisation de l'espace rural, en principe préservé de la « corruption » engendrée par le tourisme de masse, qui avait été largement abandonné : « Les facilités d'accueil chez l'habitant ont contribué à impliquer davantage les populations locales dans l'écotourisme. Alternative au tourisme balnéaire […] s'appuyant directement sur les habitants, la nouvelle activité profite davantage au monde rural, aussi bien du point de vue économique que social » (Burac, 2001, p. 109).

De la sorte, en les engageant très directement dans le processus, l'essor de nouveaux tourismes a participé de la formation des populations locales. Ainsi, au Costa Rica, le « Programa de Pequeñas Donaciones », développé par le PNUD[6], a favorisé la mise en place d'un « écotourisme communautaire », et sur les plages de Gandoca, que borde la mer Caraïbe, les touristes qui viennent voir pondre les tortues *baula* sont encadrés par un groupe « local » : « Con el apoyo del Programa, los guías locales se están capacitando para brindar un servicio profesional y adquieren los equipos necesarios para su actividad, además de editar materiales educativos. […] las personas que integran el grupo están protagonizando una transición de la producción campesina y pesquera al turismo ecológico »[7] (Guereña, 2002, p. 117). La population ne se charge donc pas uniquement de l'accueil « standard », elle est au contraire impliquée, et de façon durable, dans toutes les étapes et tous les aspects du séjour. La formation professionnelle offerte aux habitants permet d'améliorer l'image des nouveaux tourismes, qui ne s'appuient pas sur des « amateurs », mais bien sur des acteurs qui connaissent leur environnement, et maîtrisent en outre les codes de la relation interculturelle.

Dans la cordillère de Talamanca, au sud de la Caraïbe, l'ethnie *Bribri* participe d'un tourisme à la fois « scientifique et éducatif » par la construction d'une tour permettant aux touristes d'observer la migration de rapaces depuis le Nord vers le Sud du

---

[6] Programme des Nations Unies pour le Développement

[7] « Avec l'appui du programme, les guides locaux sont formés pour offrir un service professionnel et acquièrent les équipements nécessaires à leur activité, en plus d'éditer du matériel éducatif. […] les personnes qui composent le groupe tiennent le rôle principal dans la transition entre la production agricole ou halieutique et le tourisme écologique ».

continent : « El conocimiento de la cultura bribri es también parte del atractivo etnoturístico del sitio. De esta forma, el proyecto genera recursos para continuar con sus actividades de protección ambiental, contribuyendo también al desarrollo socioeconómico de la comunidad »[8] (Guereña, 2002, p. 118). On observe donc des conséquences directes à la mise en place du tourisme éducatif, et particulièrement économiques et sociales, notamment à travers les reconversions professionnelles et le développement d'une économie qui n'est plus fondée sur l'agriculture ou la pêche, c'est-à-dire l'abandon de l'économie traditionnelle – qui signifie peut-être l'abandon d'une certaine partie de l'identité des populations locales au bénéfice de leur inscription dans une économie mondiale.

Néanmoins, toutes les communautés ne sont pas impliquées de la même façon. Ainsi dans les Antilles françaises, « les résultats sont loin d'être au rendez-vous, faute d'implication suffisante des populations locales et de volontés suffisamment déterminées, aux différents niveaux d'action, et en raison de la place et du poids du tourisme balnéaire classique » (Breton, 2011, p. 87). A nouveau, la pluralité semble problématique, et ici, la question de la multiplicité des formes de gouvernements dans la Caraïbe interpelle et pose question. On est effectivement en droit de se demander si les liens entretenus avec une « métropole » empêchent certaines îles, telles la Martinique et la Guadeloupe, de repenser le tourisme qui y est proposé.

---

[8] « La connaissance de la culture bribri fait aussi partie de l'attrait ethno-touristique du site. De cette manière, le projet génère des ressources pour poursuivre ses activités de protection environnementale, contribuant également au développement socioéconomique de la communauté ».

On ne peut d'ailleurs pas présenter les nouvelles formes de tourisme dans la Caraïbe comme un remède à tous les maux de la zone ; ces tourismes peuvent au contraire engendrer de nouvelles difficultés. A titre d'exemple, soulignons que les îlets martiniquais sont très prisés des touristes pêcheurs, mais que leur présence peut créer des tensions avec la population locale (Dehoorne, 2011, p. 102). Ainsi, l'implication des communautés locales n'est pas effective dans tous les cas, et ces dernières peuvent toujours percevoir la venue de touristes comme une intrusion, parfois dangereuse pour leurs modes de vie et leurs moyens de subsistance.

On constate en outre que « le tourisme et les politiques qui l'accompagnent provoquent […] des conflits entre les autorités publiques et des fractions de la population représentées par des associations de défense de l'environnement. […] le tourisme est devenu un terrain de luttes sociales » (Reno, 2001, p. 115). Les nouveaux tourismes provoquent donc tensions et affrontements entre les gouvernements et certaines parties de la population, puisqu'ils cristallisent des désaccords préexistants, et fait naître de nouvelles préoccupations ou interrogations quand à leur impact à long terme.

Certaines formes de tourisme alternatif présentent d'ailleurs autant d'avantages que d'inconvénients : « Composante de l'écotourisme, le tourisme rural, qui devra quand même veiller à ne pas aggraver le phénomène du mitage[9], peut être en Guadeloupe une alternative viable à la concentration des structures dans les zones proches du littoral […] » (Blanchet, 2001, p. 75). Désengorger les pôles touristiques saturés ne semble pouvoir se faire sans que d'autres problématiques soient soulevées, ou sans que les

[9] Étalement urbain

problèmes initiaux se reproduisent dans les nouvelles zones exploitées : « les activités de l'écotourisme se déroulent dans des zones pourvues d'écosystèmes fragiles et parfois rares, ce qui fait que ce type de tourisme peut être nuisible s'il n'est pas réglementé » (Dehoorne, 2009, p. 155). L'écotourisme doit être encadré, à la fois soutenu et maîtrisé par la législation, mais aussi par des contrôles effectifs et réguliers concernant le respect de l'environnement. Sans cela, cet environnement qui constitue la clé de voûte d'un grand nombre de nouveaux tourismes dans la Caraïbe est appelé à disparaître, entraînant des conséquences catastrophiques sur tous les plans.

Quant au tourisme culturel, il faut reconnaître qu'il soulève également un certain nombre de question. On a pu souligner le dynamisme insufflé à l'artisanat par la mise en valeur du tourisme culturel, et en effet, l'arrivée de touristes désireux de rentrer chez eux les bras chargés de souvenirs a entraîné un renouveau dans ce domaine. On a ainsi vu se multiplier les échoppes d'artisans souhaitant profiter de la manne financière sous-tendue par le tourisme : « Il est incontestable d'affirmer que concernant l'artisanat, l'influence du tourisme a été bénéfique. Il est évident de dire que cette soif de voir, d'entendre, d'écouter et d'acheter du touriste a stimulé la demande dans les domaines de l'art visuel, de l'art folklorique et de la conservation du patrimoine » (Raboteur, 2009b, pp. 67-68). Ainsi, le tourisme culturel permet-il la survivance de pratiques et traditions, autrement dit du lien identitaire qui unit les communautés, dès lors que le visiteur montre un intérêt pour le patrimoine du pays visité. Encore faut-il que l'artisanat ne concentre pas son offre sur la production de souvenirs uniquement « typiques » pour l'imaginaire européen ou occidental, à travers des objets

« attendus » (cendriers à l'effigie du Che, objets décoratifs liés aux marques de rhum…).

D'ailleurs, « l'esprit festif » caribéen qui fait vendre peut devenir un argument dans le développement d'un tourisme plus axé sur la rencontre culturelle : « Les carnavals, les festivals, sont les témoignages vivants de cette ferveur populaire, à immortaliser, héritage culturel d'une matrice africaine, européenne ou indienne, omniprésente nonobstant l'éloignement et la diversité des continents. […] Le développement d'un tourisme culturel dans la région n'est pas le fait du hasard, elle s'intéresse à cette société post-esclavagiste, qui plonge ses racines dans certaines pratiques populaires, imprégnée de spiritualité » (Raboteur, 2009b, p. 68).

De la même façon, les « manifestations spirituelles sont particulièrement pratiquées et suivies », à l'instar du vaudou en Haïti ou de la santería à Cuba (Raboteur, 2009b, p. 69). La plus grande île de la Caraïbe offre effectivement un tourisme « religieux », qui peut devenir dangereux dès lors qu'il tend à satisfaire une demande plutôt qu'à transmettre des valeurs culturelles. En effet, cette sorte de tourisme permet sans aucun doute la protection d'une partie du patrimoine culturel cubain, car des pratiques religieuses délaissées voire méprisées retrouvent un statut « honorable » Mais cela peut conduire à effacer une partie de l'identité culturelle intrinsèque à ces pratiques : « En 1993, l'État a ouvert plusieurs sites touristiques offrant objets et spectacles inspirés du corpus afro-cubain comme le Bazar des Orishas à Guanabacoa. Des *santeros* et de *babalaos* auraient même été contactés par les autorités pour y pratiquer des consultations en dollars pour les étrangers » (Bastian, 2007, 165). Ainsi, on voit ici que

si les pratiques religieuses cubaines, en tant qu'éléments culturels, peuvent attirer les touristes, elles peuvent également devenir monnayables, et n'être plus alors qu'un élément commercial. Dans le cas de Cuba, on peut en arriver à des phénomènes presque antithétiques, puisque l'on n'hésite pas à allier pratique ancestrale et technologie moderne dans le but de satisfaire les touristes : « Les lieux de tourisme culturel sont devenus des points de rencontre entre religieux et touristes. A La Havane, l'Association culturelle yoruba de Cuba, reconnue par l'état en décembre 1991, occupe un immeuble colonial désaffecté rénové grâce à un prêt public. Depuis 1995, il sert de « musée-temple interactif » des Orishas, avec boutique, restaurant, galerie d'art, salle de conférence et bibliothèque qui sont inclus dans les circuits touristiques. Le cas cubain est exemplaire de la manière dont l'état peut instrumentaliser la religion à des fins touristiques dans un contexte où l'industrie touristique se trouve sous sa tutelle » (Bastian, 2007, 165).

On peut donc penser que le tourisme culturel a été trop largement pensé en termes d'attentes du touriste, et qu'il n'est dès lors plus l'expression d'une culture, mais simplement partie d'une logique commerciale qui dénature, précisément, la culture. Commercialiser une culture signifie en partie oublier ses origines, sa portée et faire de l'identité qu'elle contient en germe la simple expression d'un « folklore ». Ainsi, « […] on se doit de recommander l'extrême prudence dans le domaine du tourisme culturel car la folklorisation, déconnectée le plus souvent de son environnement traditionnel et sans rapport direct avec la vie quotidienne des populations d'accueil, est davantage un prétexte au développement touristique qu'autre chose » (Irep, 2011, p. 267).

CONCLUSION

On constate un développement indéniable de nouveaux tourismes dans la Caraïbe, promus par les gouvernements mais vécus de différentes manières par les populations. Cette réorientation était sans doute nécessaire, voire urgente, afin de préserver l'environnement et les conditions de vie des populations locales, d'aider à la (re)définition des identités de la Caraïbe, mais également d'offrir un souffle nouveau aux économies d'un grand nombre d'États caribéens. Néanmoins, la mise en place de ces nouveaux tourismes est loin d'être homogène, et reflète en cela la diversité caribéenne, qui n'est définitivement pas l'espace uniforme que l'on pourrait croire.

Le tourisme est en outre toujours au centre de la concurrence à laquelle se livrent les pays caribéens, et il pourrait même l'accentuer si certains États ne s'alignent pas rapidement sur la demande actuelle, qui semble de moins en moins concentrée sur le tourisme traditionnel reposant sur des éléments « typiques » de la « tropicalité ». La difficulté réside dans l'adaptation souple, car les nouveaux tourismes ne doivent pas être imposés, pas plus qu'ils ne doivent s'imposer aux habitants sans qu'aucune concertation ne soit menée.

Les tourismes alternatifs permettent une meilleure insertion des populations locales dans le séjour des visiteurs, la (re)découverte de la culture, le dialogue et l'échange culturels entre hôtes et visiteurs, ainsi que la préservation du patrimoine et de l'environnement matériel. Malgré tout, ces tourismes ne sont pas sans danger ; la culture ne doit pas, elle, s'adapter à la loi de l'offre et de la demande, mais doit au contraire rester une possession propre aux Caribéens.

On ne peut donc qu'affirmer que les nouveaux tourismes offerts par la Caraïbe doivent également faire l'objet de politiques volontaristes, tant en matière d'investissements financiers qu'en ce qui concerne l'encadrement des pratiques et expériences, afin de ne pas contribuer toujours plus aux dérèglements écologiques, de ne pas dénaturer les lieux de vie des populations, et de ne pas porter atteinte à leur identité.

Bibliographie :

Bastian J-P. (2007). « Les usages réciproques du tourisme et de la religion dans une logique de marché », dans, J-P. Bastian (dir.). *Pluralisation religieuse et logique de marché*. Peter Lang : Berne.

Blanchet D. (2001). « Écotourisme et problématique foncière », dans, J-M. Breton (dir.). *L'écotourisme : un nouveau défi pour la Caraïbe ?* Paris, Karthala.

Breton J-M. (2011). « Tourisme, patrimoine et développement durable dans les Antilles françaises », dans, J-M. Furt, F. Michel (dir.). *Tourismes, patrimoines et mondialisations*. Paris, L'Harmattan.

Burac M. (2001). « Ecotourisme et insularité », dans, Breton J-M. (dir.). *L'écotourisme : un nouveau défi pour la Caraïbe ?* Paris, Karthala.

Campos Cámara B. L. (2004). "El proyecto Costa Maya como estrategia de desarrollo regional en el sur de Quintana Roo. El caso de Xcalak, puerto fronterizo", dans, Macías Zapata G. A. (dir.). *El vacío imaginario: geopolítica de la ocupación territorial en el Caribe oriental mexicano*. México, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social.

Dehoorne O., Saffache P., Murat C. (2009). « De la nature à la culture, le projet touristique de l'île de la Dominique », dans, Breton J-M. (dir.). *Patrimoine culturel et tourisme alternatif (Europe – Afrique – Caraïbe – Amériques).* Paris, Karthala.

Dehoorne O., Murat C. (2011). « Les ressources patrimoniales des petites Antilles : entre conservation, valorisation et exclusion », dans, Furt J-M., Michel F. (dir.). *Tourismes, patrimoines et mondialisations*. Paris, L'Harmattan.

Guereña A. (2002). "Conservación de la biodiversidad y ecoturismo comunitario en Costa Rica", dans, Avila Bercial R. *et. al*., *Turismo sostenible*. Madrid, IEPALA Editorial.

Irep V. (2011). *Atouts et limites du tourisme durable dans la Caraïbe micro-insulaire.* Paris, L'Harmattan.

Joseph P. (2009). *La végétation forestière des Petites Antilles – Synthèse biogéographique et écologique, bilan et perspectives*. Paris, Karthala.

Raboteur J. (2009a). « La nouvelle carte touristique de la Caraïbe : quelle place pour la Guadeloupe ? », dans, Roselé Chim P. *et. al*., *Le développement du tourisme de santé, de remise en forme et de bien-être*. Paris, Publibook.

Raboteur J. (2009b). « Impact économique de la culture dans le développement touristique », dans, Roselé Chim P. *et. al*., *Le développement du tourisme de santé, de remise en forme et de bien-être*. Paris, Publibook.

Reno F. (2001). « Politiques touristiques et mouvement associatif », dans, Breton J-M (dir.). *L'écotourisme : un nouveau défi pour la Caraïbe ?* Paris, Karthala.